

L'avenir de l'œcuménisme dans l'Église orthodoxe de Grèce. Problèmes et ressources

STAVROS YANGAZOGLOU*

« Prions pour la paix du monde entier, la prospérité
des saintes Églises de Dieu et pour l'union de tous »
(Divine Liturgie de Jean Chrysostome)

On ne saurait analyser avec justesse les attitudes de l'orthodoxie grecque vis-à-vis de l'œcuménisme sans les situer, d'une façon un peu plus générale, dans la manière dont l'Église orthodoxe comprend la théologie et les relations interchrétiennes.

Pour l'Église orthodoxe, le dialogue interchrétien n'est pas une exigence nouvelle, car ce dialogue fait partie et doit faire partie de la vocation des chrétiens d'être les témoins et les serviteurs de l'unité de l'Église. Cette exigence, l'Église orthodoxe l'a comprise de façon prophétique, dès le début du xx^e siècle, quand l'encyclique de 1920 du patriarcat œcuménique redonne vie à l'idée visionnaire de la « communion des Églises », bien avant que l'horreur des deux guerres mondiales dans l'espace européen ne la rende évidente et nécessaire. En précurseur, l'Église orthodoxe fut à l'origine du mouvement œcuménique qu'elle servit avec élan, dans le dur labeur des dialogues bilatéraux avec les anciennes Églises d'Orient préchalcédoniennes, avec l'Église catholique et les branches principales du protestantisme. C'est dans ce contexte également qu'elle stimula le dialogue à l'intérieur de l'Église orthodoxe qui, après une longue procédure préconciliaire, aboutit à la tenue du Saint et Grand concile de l'Église orthodoxe en 2016. Les textes et les décisions de ce concile appuient à nouveau le dialogue théologique interchrétien ainsi que le dialogue avec le monde et la civilisation d'aujourd'hui.

Dans sa contribution au mouvement œcuménique, l'orthodoxie s'appuie sur la richesse de la tradition patristique et liturgique de l'Église indivise. La base trinitaire du Conseil œcuménique des Églises [COÉ], l'ecclésiologie eucharistique, la redécouverte de l'esprit conciliaire, la théologie et la beauté de l'iconographie orthodoxe orientent le dialogue théologique tout en contribuant à relever les défis que le témoignage chrétien rencontre dans le monde moderne. Simultanément le mouvement œcuménique a aidé les

* Université d'Athènes.

Églises orthodoxes locales à sortir de leur isolement régional ou national, à retrouver les liens qui les unissent et qui leur permettent de collaborer entre elles et surtout leur a fait prendre une plus vive conscience de leur responsabilité œcuménique. On sait pertinemment que le dialogue théologique avec les Églises d'Orient préchalcedoniennes a son origine dans le cadre du COÉ qui l'encouragea de multiples manières. La procédure même des conférences préconciliaires préparatoires au concile panorthodoxe exploita l'expérience acquise par les orthodoxes au cours de leur participation au mouvement œcuménique. Si les orthodoxes contribuèrent plus particulièrement aux travaux théologiques du COÉ, dans le cadre de la commission Foi et Constitution, ils participèrent parallèlement, de façon constructive, à un dialogue qui s'avéra fécond avec les courants théologiques contemporains du monde entier.

Pourtant, la participation de l'Église orthodoxe au mouvement œcuménique doit encore s'approfondir et devenir plus authentique. Par la grâce vivifiante du Saint-Esprit, elle doit passer de l'attitude défensive et utilitariste qu'elle a souvent connue dans le passé à une phase d'ouverture dans laquelle le trésor de la tradition et du passé ecclésial ne seront pas prétexte à l'immobilisme et à l'introversioin historique. Après la récente expérience qu'elle a acquise au sein du mouvement œcuménique, et particulièrement dans sa participation aux dialogues théologiques bilatéraux, et après la tenue de son Saint et Grand concile qui oriente de façon décisive sa mission apostolique et théologique, l'Église orthodoxe doit totalement repenser et revoir en pratique sa conception du dialogue interchrétien. La réticence, l'ambivalence et la suspicion vis-à-vis du mouvement œcuménique, mais également le torpillage après coup des dialogues théologiques par certaines Églises orthodoxes locales sont le signe d'un manque d'éthos théologique et ecclésiologique. L'Église et la théologie orthodoxes doivent encore s'interroger sur les causes de cette absence d'esprit œcuménique authentique en son sein et revoir dans un sens critique le problème de l'autarcie, de l'introversioin, de l'anti-occidentalisme et de l'ethnocentrisme qui sont en pleine recrudescence dans de nombreuses Églises orthodoxes locales. Il s'impose à elle de revoir la méthodologie suivie jusqu'à ce jour, de combler le manque d'information des fidèles et de sortir du silence pour que le dialogue puisse s'engager fructueusement. Parallèlement, elle doit trouver des modalités nouvelles et stimulantes pour que puisse s'exprimer une position commune et cohérente au plan panorthodoxe vis-à-vis du mouvement œcuménique. Enfin, il est nécessaire qu'elle ait une ligne commune et claire au sujet de la réception des textes et des recommandations provenant des dialogues théologiques bilatéraux menés avec d'autres confessions.

Après ces réflexions générales, les analyses que je vais poursuivre seront moins universalisables et seront conditionnées, on le comprendra aisément, par mon appartenance à l'Église orthodoxe en Grèce qui n'est pas toute l'orthodoxie.

Problèmes et résistances

La participation des Églises orthodoxes au mouvement œcuménique et aux divers dialogues théologiques n'a jamais été sans nuages ni sans problèmes. Les orthodoxes ont souvent montré une attitude ambivalente et défensive en ce domaine et exprimé un avis fortement critique et réprobateur soit sur les modalités des prises de décision au sein du COÉ, soit sur les initiatives unilatérales concernant l'hospitalité eucharistique, l'ordination des femmes, l'uniatisme, l'ecclésiologie fluctuante des confessions protestantes, les tendances manifestes de syncrétisme religieux, etc. Ces vingt dernières années ont vu naître un important courant anti-œcuménique, fondamentaliste et anti-occidentaliste au sein de nombreuses Églises orthodoxes, récusant tout dialogue et tout examen de soi. Ce courant, qui commençait à poindre dans les marges, a pris une tonalité nettement anti-occidentale et s'est renforcé après la chute des régimes communistes de l'Europe de l'Est, considérant le mouvement œcuménique comme une nouvelle forme d'internationalisme occidental et comme le cheval de Troie de l'Occident chrétien menaçant les pays orthodoxes et leur culture spécifique. Dans ce contexte, les griefs historiques, culturels et théologiques de l'orthodoxie contre l'Occident sont très sommairement réinterprétés et instrumentalisés.

Dans certains cercles religieux de Grèce, on entretient systématiquement l'idée imaginaire selon laquelle des ennemis extérieurs ne cesseraient de menacer l'orthodoxie et la nation. Ces ennemis extérieurs s'appuieraient également sur des complices de l'intérieur. Cet enfermement confessionnel de l'orthodoxie contemporaine conduit souvent à un refus du dialogue avec les autres chrétiens, puisque l'absolue vérité est détenue *de facto* par les orthodoxes, soit parce qu'elle leur a été donnée en héritage, soit en raison de leur appartenance à un territoire déterminé ou à une nationalité précise. Jusqu'aux années 60 ou 70, les professeurs des Écoles théologiques rivalisaient dans leur adhésion à l'œcuménisme. Aujourd'hui, dans les cercles religieux de ce type, les ennemis de l'orthodoxie et ses traîtres sont les partisans de l'œcuménisme, ceux qui représentent officiellement les Églises orthodoxes locales dans les rencontres avec les chrétiens d'Occident, mais également ceux qui ont un réel souci de l'union des orthodoxes et de l'expression œcuménique des Églises orthodoxes locales et ceux qui participent aux travaux préparatoires du concile panorthodoxe. Si autrefois ces tendances étaient limitées aux cercles des partisans de l'ancien calendrier, aujourd'hui elles sont dans les murs et exercent des pressions sur l'Église officielle. Sous prétexte de sauver l'orthodoxie de l'hérésie, de l'hétérodoxie occidentale et de l'œcuménisme, divers cercles de laïcs, de moines mais récemment de prêtres également, endossent les uniformes de gendarmes et de procureurs de l'Église. Le plus souvent ils revendiquent une vérité infaillible et se placent au-dessus de la structure canonique de l'Église. Souvent, dans les cercles fondamentalistes, la foi se réduit à une fausse dévotion ; elle entretient un profond conservatisme et reste fermée

au dialogue, ne désirant que leur propre prééminence. Cette tendance conçoit l'Église sans doute comme une espèce de formation idéologique et confessionnelle plus que comme l'expression d'une communion, d'une universalité, d'un œcuménisme.

Changement de modèle dans la participation de l'Église orthodoxe au mouvement œcuménique

On constate aujourd'hui que ce fut probablement une erreur de l'Église orthodoxe que de confiner l'intérêt pour les questions œcuméniques au seul domaine académique et d'en confier la gestion à sa haute administration. Le dialogue devint l'apanage exclusif de quelques spécialistes et l'est resté. Les paroisses et les diocèses n'ont pas été touchés par ces questions. On en a bien des preuves : le texte du BEM n'est connu de personne ; il en va de même des dialogues bilatéraux de l'orthodoxie avec les catholiques et les protestants, et même du récent dialogue avec les Églises orientales préchalcédoniennes. Cela montre bien que la façon pour ainsi dire administrative et toujours diplomatique d'envisager le mouvement œcuménique et les dialogues théologiques n'a jamais permis aux questions posées dans les dialogues d'atteindre les fidèles; il n'y a guère plus d'information disponible sur les débats qui parcourent les Églises orthodoxes. Cette façon d'envisager les choses a fait que les initiatives des fondamentalistes et des adversaires de l'œcuménisme, qui étaient au départ très marginales, sont aujourd'hui à l'œuvre au sein même de l'Église, quand elles ne sont pas entretenues, voire amplifiées par la position ambivalente et confuse de l'Église officielle. Ce retranchement confessionnel dominant conduit à la déconsidération du dialogue avec les non-orthodoxes. Plus généralement, la participation de nombreuses Églises orthodoxes locales au dialogue interchrétien s'accompagne d'une approche triomphaliste et narcissique de l'orthodoxie issue des cercles fondamentalistes et nationalistes qui exercent des pressions sur les saint-synodes nationaux.

Pour que cette situation change et que l'œcuménisme atteigne le peuple chrétien, il faudrait développer particulièrement la formation théologique et pastorale des jeunes sur les relations entre les chrétiens, sur le mouvement œcuménique et le dialogue théologique. Déjà en Grèce, à l'initiative des professeurs de religion, un grand pas a été franchi avec les nouveaux programmes d'études de l'enseignement de cette discipline qui a sa place dans le système scolaire. Le cours de religion est devenu un cours ouvert au dialogue et au pluralisme, tenant compte des exigences de notre époque et des besoins culturels des élèves d'aujourd'hui. Il s'est enrichi par ailleurs d'une meilleure information sur les traditions chrétiennes de l'Europe, mais également sur les autres grandes religions du monde. L'enseignement de la religion part de la tradition de l'Église orthodoxe, qui en est le cœur, telle qu'elle s'est incarnée dans la vie et telle qu'elle a marqué les monuments de la culture. Il est nécessaire et précieux pour chaque élève, garçon ou fille, de connaître la tradition religieuse du lieu où il se trouve. L'objec-

tif premier et fondamental de cet enseignement vise la familiarité avec la foi, le culte, la vie, l'art et la culture. Le second objectif est d'élargir l'enseignement en direction des grandes traditions chrétiennes que l'on peut rencontrer en Europe et plus généralement dans le monde, comme l'Église catholique et les branches principales du protestantisme. On vise au-delà à situer la question religieuse dans l'Europe d'aujourd'hui, y compris la sécularisation, tout en situant les rapports entre la politique, la culture et la religion dans un contexte pluraliste dans lequel la coexistence des religions et le dépassement des stéréotypes sont devenus de vrais problèmes.

Quoi qu'il en soit de l'exemple positif qui précède, l'avenir de l'œcuménisme passe par les facultés de théologie et les institutions de formation du clergé. Les programmes des facultés de théologie comportent depuis des décennies des initiations au mouvement œcuménique et au dialogue théologique. Mais l'intégration de la dimension œcuménique dans l'enseignement de toute question théologique demeure encore un objectif lointain. Un autre levier de l'avenir réside dans les échanges d'étudiants et des professeurs, la délivrance de bourses d'études et l'organisation de programmes culturels favorisant la connaissance mutuelle et les relations entre chrétiens. La Diaconie apostolique de l'Église de Grèce agit dans ce sens, en dispensant des cours de langue et de culture à des chrétiens d'autres traditions. Le Département de théologie de l'université Aristote de Thessalonique réalise depuis de longues années des colloques alternés avec la Faculté de théologie de l'université pontificale Saint-Antoine à Rome. Dans certains pays de tradition orthodoxe a été créé un Conseil d'Églises chrétiennes. Un tel modèle pourrait être davantage imité, surtout à l'échelon local. En Grèce, toute action œcuménique et tout partenariat, quels qu'ils soient, relèvent d'initiatives extérieures à l'Église orthodoxe. Néanmoins, les facultés de théologie, la Fondation biblique « Pain de vie », la Société biblique hellénique, l'Académie d'études théologiques de Vólos collaborent souvent avec les catholiques et les protestants de Grèce et mènent avec eux des dialogues à un niveau académique.

Tout ce qu'on vient d'énumérer montre clairement qu'il est nécessaire de réviser l'ecclésiologie bureaucratique et hiérarchique qui gouverne actuellement l'Église de Grèce, loin d'une véritable ecclésiologie eucharistique qui exige la participation du peuple de Dieu au sein duquel se situe l'épiscopat. Il convient de retrouver l'esprit conciliaire, de le développer pleinement pour redonner souffle aux paroisses et aux diocèses, et tout autant aux structures supra-diocésaines et à leurs commissions qui aujourd'hui restent régies par une mentalité de type administratif et bureaucratique.

On doit également déplorer l'éloignement existant entre la théologie académique et l'administration ecclésiastique, entre lesquelles n'existe guère de collaboration. Pourtant ces deux structures ne peuvent fonctionner de façon totalement autonome, sans lien organique entre elles. Une collaboration entre elles apparaît vitale à notre époque, et conforme à la tradition. C'est seulement de cette façon qu'on pourra dépasser efficace-

ment le modèle bureaucratique du fonctionnement actuel de la hiérarchie qui imite les modèles politiques. De même que les politiques utilisent souvent les intellectuels purement et simplement pour parvenir à leurs fins, ainsi la hiérarchie de l'Église, ou en tout cas son organisme central, utilise les théologiens dans le même état d'esprit.

Dans cette même ligne, il serait nécessaire de revoir *la procédure des prises de décision* de la hiérarchie. Actuellement, elle boucle sur elle-même, sans impliquer les fidèles et le clergé dans *la préparation des sujets* que la hiérarchie met à l'ordre du jour de ses délibérations. On le vérifie clairement dans le cadre du processus conciliaire qui a abouti au concile de Crète : en Grèce, rien n'a été fait par les évêques, au registre des paroisses et des diocèses, pour recueillir l'expression de la foi du peuple au sujet des thèmes à traiter à ce concile.

L'avenir de l'œcuménisme passe par « un travail à faire à la maison » : quelques études de cas

La conciliarité / synodalité est centrale tant pour l'ecclésiologie orthodoxe que pour l'œcuménisme. Les absences au concile de Crète et les conséquences de l'octroi de l'autocéphalie à « l'Église ukrainienne » montrent qu'elle est difficilement vécue. Que pourrait faire l'Église orthodoxe pour que cet idéal professé constitue un apport pour l'œcuménisme ?

Il faut reconnaître que, depuis plusieurs siècles, les circonstances historiques ont réduit la conciliarité au sein de l'orthodoxie à des visites de courtoisie entre les primats des Églises autocéphales et à des échanges épistolaires entre eux à l'occasion de solennités officielles. Cependant au ^{xx}e siècle, de nouvelles conditions historiques ont rendu possible et nécessaire de rechercher une position orthodoxe commune sur toute une série de questions provenant du nouvel état du monde comme du mouvement œcuménique. Ces questions ont commencé à être débattues au début des années 60 ; elles ont fait l'objet d'une série de conférences panorthodoxes, qui ont finalement abouti aux textes adoptés par le Saint et Grand concile de Crète. Six grands thèmes ont été finalement retenus après avoir été plusieurs fois remaniés. Quand on cherche à comprendre pourquoi et pour quelles raisons d'autres sujets ont été écartés, on s'aperçoit qu'ils l'ont été sous la pression de certaines Églises locales, subissant elles-mêmes l'influence de courants conservateurs et zélotes, opposés à tout approfondissement théologique, qualifié d'innovation.

À force d'initiatives et de persévérance, le patriarcat œcuménique a réussi à réunir dix des quatorze Églises orthodoxes en un concile panorthodoxe, attendu de longue date. C'était là un contrepoids au nationalisme religieux et à l'introversio qui menacent tous les aspects de la vie de l'Église. Le retrait de l'Église russe entraîna celui des Églises de Bulgarie, de Géorgie et d'Antioche, confirmant effectivement le manque d'unité, le nationalisme montant et l'antagonisme géopolitique propres aux Églises orthodoxes locales.

Jamais la pratique de la conciliarité n'a été sans difficultés. Malgré la récurrence des problèmes, l'institution conciliaire permettait de leur trouver une issue. Il est vrai qu'en raison des circonstances historiques, cette institution s'est atrophiée en Orient, pendant des siècles à la suite des conquêtes arabe puis turque, ne survivant qu'au sein des Églises locales. Plus récemment à la suite de la multiplication des autocéphalies, étroitement liée à la création des Églises nationales dans les Balkans, la conciliarité panorthodoxe s'est à nouveau affaiblie. Malgré les contraintes qu'il subissait, le patriarcat œcuménique s'efforça, tout au long du xx^e siècle, de favoriser la collaboration entre les Églises orthodoxes locales en se donnant comme objectif la préparation du concile panorthodoxe. Cette action persévérante fait ainsi contrepoids au nationalisme et à l'introversión idéologique qui avaient gagné la vie des Églises nationales. Les thèmes du concile panorthodoxe prenaient en charge les problèmes des Églises orthodoxes locales et sa convocation fut facilitée par l'esprit du mouvement œcuménique et les méthodes qui renouvelaient les dialogues théologiques. Même si l'idée de concile avait été lancée dès le début du xx^e siècle, sa préparation intensive ne commença qu'au début des années 60, dans un contexte difficile, provenant des régimes communistes au pouvoir en Russie et dans les Balkans, et de la restriction de la liberté religieuse du patriarche œcuménique en Turquie. Mais le cap fut maintenu. Il s'agissait de relancer la collaboration panorthodoxe, de participer au mouvement œcuménique de façon féconde, de promouvoir le dialogue interreligieux et une approche pertinente des problèmes du monde contemporain.

Au cours des derniers travaux préparatoires au concile, les relations entre Constantinople et Moscou se tendirent de plus en plus. Alors qu'elle semblait faire consensus et pouvoir donner lieu à une décision unanime des primats, la question de l'autocéphalie dut être retirée de l'ordre du jour du concile. Le patriarche de Moscou, qui avait pourtant contresigné tous les textes préparatoires, ne se présenta pas au concile pour ne pas avoir à reconnaître la préséance du patriarche œcuménique, entraînant avec lui un certain nombre d'autres Églises orthodoxes locales. Malgré six décennies d'intense préparation, le concile panorthodoxe de Crète révéla, aux yeux de tous, la faiblesse de la conciliarité dans l'Église orthodoxe. Le schisme survenu après l'octroi de l'autocéphalie à l'Église orthodoxe d'Ukraine par le patriarcat œcuménique révéla le caractère tragique de cette faiblesse de la conciliarité quand, en représailles, l'Église russe rompit sa communion avec celle de Constantinople. À présent, Moscou fait pression sur les autres Églises orthodoxes locales pour qu'elles ne reconnaissent pas l'autocéphalie de l'Église orthodoxe d'Ukraine, mettant ainsi en danger l'unité panorthodoxe. Les paramètres géopolitiques et géo-ecclésiologiques de cette crise sont ce qu'ils sont, mais on espère qu'une fois les tensions actuelles retombées, l'éthos conciliaire reprendra vie grâce à l'initiative et à la créativité des Églises orthodoxes locales.

S'agissant de la préparation du Saint et Grand concile, on doit reconnaître, en toute franchise, que ses procédures étaient peu synodales et essentiellement hiérarchiques et bureaucratiques, malgré les efforts constants et soutenus déployés par certains théologiens et quelques Églises locales. Durant cette préparation, aucun effort n'a été déployé dans mon pays pour informer les fidèles et favoriser le dialogue à ce sujet au sein des diocèses ; les débats n'ont pas dépassé les cercles académiques spécialisés ; aucun effort n'a été fait pour impliquer les clercs et les laïcs et leur accorder un rôle. En d'autres termes, en cette préparation, la conciliarité n'a concerné que certains évêques, au demeurant peu représentatifs des fidèles de leurs Églises et faisant valoir leurs points de vue personnels et corporatifs. Dès lors on peut s'interroger sur l'adhésion que recevront les décisions d'un concile ainsi préparé.

Dans la ligne du message d'optimisme du Grand et Saint concile adressé « au peuple orthodoxe et à tout homme de bonne volonté », nous espérons que l'esprit conciliaire soit relancé au XXI^e siècle à un niveau panorthodoxe et nous souhaitons que l'Église orthodoxe se dote d'un nouvel outil institutionnel améliorant les procédures de participation. Mieux encore, nous voudrions que l'esprit conciliaire reprenne vie à tous les niveaux de la vie de l'Église. Il en va du témoignage de l'Église orthodoxe dans le monde actuel.

L'ecclésiologie eucharistique, de plus en plus acceptée dans la théologie orthodoxe, est contredite par la multiplicité des juridictions épiscopales dans la diaspora, au moment où l'œcuménisme favoriserait l'unité dans la diversité dans l'Église locale. Ici se pose à nouveau la question de l'apport de l'orthodoxie à l'œcuménisme : quelles ressources l'Église orthodoxe offre-t-elle pour résoudre ce défi qui ne lui est pas propre ?

Malgré le retour décisif aux sources patristiques et liturgiques, la théologie et l'Église orthodoxes ne se sont pas encore libérées de leur « captivité babylonienne ». L'ecclésiologie eucharistique ne semble pas avoir eu d'effets perceptibles dans la vie quotidienne de l'Église de Grèce. Le divorce entre la théologie académique et les pasteurs a privé la théologie universitaire d'une orientation ecclésiologique ferme et a conduit aussi à l'aphasie théologique grandissante du clergé. Une autre raison s'en trouve dans le fait que l'Église, comme institution, s'est trouvée associée au pouvoir temporel tout au cours de son histoire depuis l'époque de Constantin, si bien qu'elle a fini par devenir, dans le nouvel État grec, une institution essentiellement bureaucratique, inféodée à l'État. Au cours de ses deux siècles de liberté, l'Église orthodoxe en Grèce s'est progressivement sécularisée dans une mesure qu'elle n'avait jamais connue au temps de Byzance ou du joug ottoman.

On constate aussi que la vie liturgique dans bien des paroisses ne suscite guère d'enthousiasme. C'est particulièrement vrai dans les grands centres urbains où l'éthos liturgique orthodoxe semble s'être réduit à un *service*

des cultes répondant aux besoins religieux d'une foule impersonnelle et anonyme, coupée de toute relation et de toute communion avec son prochain en l'absence de communauté vécue. Souvent la participation à la Divine Eucharistie se limite à l'assistance passive à une cérémonie et à l'écoute d'un message moralisateur, sans grand rapport avec le message évangélique. On est ainsi bien loin de la participation au Corps eucharistique du Christ, instaurant un rapport nouveau avec Dieu, le monde et le prochain. En outre, pour certains fidèles plus fervents, elle n'est rien d'autre qu'une participation individuelle à une cérémonie pieuse, assurant une récompense et une bénédiction individuelles, sans lien avec son prochain et avec la communauté dans son ensemble.

La question de l'impact de l'ecclésiologie eucharistique sur la vie de l'Église est directement liée à celle de la participation des fidèles eux-mêmes à l'Eucharistie et aux divers aspects de la vie de l'Église. Lorsque le peuple ne participe pas de façon active à la Divine Eucharistie, lorsque le corps des fidèles ne se manifeste plus comme tel dans la vie publique et quand, de plus, il n'a aucune part dans l'administration ecclésiastique, il est clair qu'on se trouve devant de graves problèmes touchant la conciliarité et l'éthos ecclésial. Les évêques sont, certes, à la tête de l'Église, mais tout comme ils président l'Eucharistie au sein du corps ecclésial, ils ne peuvent exercer leur ministère comme une tête sans corps !

Au sein du corps de son Église, un évêque a pour mission de garantir une bonne articulation entre les différents dons qui sont les siens et de veiller à l'unité de tous. Le ministère épiscopal n'est donc pas une grâce ou un pouvoir accordé à des individus qui se les transmettraient entre eux ; cette grâce et ce pouvoir ont pour unique finalité l'édification de la communauté dont l'évêque fait partie. À notre époque, l'individualisation de la vie ecclésiale n'a pas touché seulement les fidèles, elle a aussi sapé dangereusement l'épiscopat lui-même. Quand la dimension eschatologique de la célébration eucharistique et son lien avec le Royaume à venir se sont estompés, l'évêque s'identifie aisément à partir d'une Église conçue seulement comme une réalité de l'histoire. La succession historique dans l'épiscopat depuis les Douze, considérée comme une qualification personnelle indépendante de l'apostolicité des communautés, fait de son détenteur le simple gérant de cette fonction. Certes, l'évêque représente le Christ en personne, mais il le fait précisément quand il cesse d'agir en tant qu'individu pour agir au nom de la communauté et quand il rassemble dans l'unité tous les fidèles dans leur diversité même, et encore lorsqu'il voue la création tout entière à son créateur et qu'il fait acte d'autorité dans la communion de tous dans le Saint-Esprit.

Le mode selon lequel s'exprime de nos jours l'esprit conciliaire au niveau des paroisses et des diocèses dans un certain nombre d'Églises orthodoxes présente bien des lacunes et manifeste un affaiblissement progressif de l'esprit conciliaire, quand ce n'est pas son effacement. La gestion administrativement centralisée des paroisses et des diocèses ne fait pas de place à

la responsabilité des laïcs dans la gestion et l'animation des communautés locales. Loin d'être une doctrine fossilisée ou néoromantique, l'ecclésiologie eucharistique est à même de faire percevoir le caractère incompréhensible de la mise à l'écart des laïcs dans la vie liturgique de l'Église et de corriger cet état de choses. Plus profondément, cette ecclésiologie est capable de corriger plusieurs trajectoires problématiques de l'orthodoxie contemporaine, comme l'épiscopocentrisme actuel bien exagéré, l'éloignement des laïcs de la vie liturgique et de l'administration de l'Église qui ont conduit au piétisme.

De façon plus générale, pour corriger ces trajectoires et quelques autres, il s'impose d'arriver à une collaboration vivante entre les théologiens et les évêques. Il serait, à cet égard, souhaitable que les théologiens, pour leur part, s'interrogent sur des thèmes comme les relations entre l'Église et l'État, l'idéalisation confessionnelle de l'orthodoxie, le nationalisme religieux. Faire vivre ces questionnements, loin d'être un luxe, est une nécessité vitale dans le monde actuel.

La sensibilité orthodoxe est souvent favorable à une étroite relation entre l'Église et l'État, cette « symphonie » renforçant l'unité et l'avenir de la nation. Ces relations ont une dimension œcuménique : quel peut être l'apport de la théologie orthodoxe concernant l'avenir des relations entre l'Église et l'État ?

La question des rapports entre l'Église et l'État a été récemment l'objet de nombreuses réflexions en Grèce. La société grecque a connu bien des bouleversements et même des changements radicaux ces derniers temps. Malgré ou à cause de cela, certains courants orthodoxes évoquent avec nostalgie un passé glorieux et magnifié, reconstruit idéologiquement autour de l'idée centrale de nation. Bien que la relation de l'orthodoxie grecque avec la modernité ait été presque toujours antagoniste, l'idée tout à fait moderne d'État-nation a été très facilement adoptée au point de devenir une notion quasi « sacrée », voire un outil ecclésiologique. Ceci en raison du rôle qu'a joué l'Église orthodoxe dans la libération nationale. Dans l'ensemble des Balkans, les Églises orthodoxes locales ont réagi de la même manière, servant ainsi un certain nombre d'objectifs nationaux ou politiques. Il en est allé très différemment du patriarcat œcuménique qui a beaucoup souffert de l'expansion des nationalismes en ces régions aux XIX^e et XX^e siècles. La célèbre condamnation de l'ethno-phylétisme par le synode de Constantinople en 1872, à l'occasion du schisme bulgare, a certes réaffirmé la contradiction entre l'orthodoxie et le nationalisme, mais l'histoire montre que ce dépassement reste une aspiration jusqu'à nos jours, et non quelque chose d'acquis.

Ces dernières années, on a assisté, en Grèce, à de nombreux débats entre juristes, hommes politiques et théologiens sur les relations entre l'Église et l'État et à plusieurs tentatives gouvernementales pour réviser la Constitution en ce domaine, ce qui montre qu'on s'achemine vers un type de

séparation entre l'Église et l'État. La société grecque elle-même connaît des mutations qui la rapprochent du modèle européen pluraliste et ouvert, se caractérisant par la liberté des cultes et le respect des droits de l'Homme. Des progrès ont été faits en ce sens, sans porter atteinte au rôle social de l'Église et à sa place dans l'espace public. Du reste, au cours des années de crise économique et de paupérisation que la Grèce vient de connaître, les activités philanthropiques de l'Église ont contribué à maintenir la cohésion du tissu social. C'est dans ce contexte qu'est posée la question du patrimoine de l'Église, mais le questionnement va plus loin quand d'aucuns proposent de supprimer l'enseignement de la religion dans le système scolaire.

Toujours à propos de l'avenir de l'œcuménisme, que pourraient faire les diocèses et les paroisses orthodoxes pour que le peuple chrétien connaisse et comprenne mieux les autres traditions chrétiennes ? À quelles ressources pourrait-on recourir pour surmonter certaines méconnaissances et résistances ?

Comme ailleurs dans le monde orthodoxe (dans les Balkans et en Russie), en Grèce vivent aussi des communautés chrétiennes plus ou moins importantes qui y jouissent de la liberté de culte mais, pour le moment, la collaboration avec elles laisse à désirer, et encore plus un témoignage chrétien commun. Les orthodoxes se doivent de dépasser les traumatismes de l'histoire pour affronter avec elles la vie d'aujourd'hui. Au-delà des dialogues proprement théologiques, il est possible de développer l'intérêt pour l'unité des chrétiens sur une base plus populaire à condition que chaque Église locale intègre à son programme pastoral une attention véritable à l'égard des autres chrétiens de sa région. Le Saint et Grand concile de l'Église orthodoxe s'est référé en termes positifs au « Conseil œcuménique des Églises » et aux « Églises chrétiennes hétérodoxes » ; il a également condamné sans équivoque les divers mouvements de zélotes et de fondamentalistes qui, sous prétexte de défendre la véritable orthodoxie, sapent l'unité de l'Église, ce qui constitue une base nouvelle permettant à toute Église orthodoxe locale de prendre au sérieux le travail pour l'unité des chrétiens.

L'actuel manque d'intérêt pour l'unité chrétienne au niveau local s'explique largement par le modèle bureaucratique de la participation de l'orthodoxie au dialogue œcuménique contemporain par des représentants officiels. Déjà tenus à l'écart de l'administration et de l'animation des paroisses et des diocèses, le clergé et les fidèles restent encore plus éloignés des relations œcuméniques. Pourtant, il ne serait pas si difficile d'instaurer des rencontres entre paroisses, entre moines et même entre évêques, éventuellement au besoin hors du cadre national. La préparation commune de la célébration de la Semaine de prière pour l'unité se prêterait aisément aux premiers pas en ce sens. Dans un second temps, on pourrait également profiter de la présence d'autres chrétiens pour développer des

activités de prises de contact et d'échanges avec des chrétiens d'autres confessions. Bien que le monachisme soit un bastion de l'anti-œcuménisme dans l'orthodoxie moderne, les communautés monastiques d'Orient et d'Occident auraient tout à gagner à mieux se connaître. Des colloques communs consacrés à l'étude des diverses règles monastiques de l'époque patristique et même à celles des ordres religieux occidentaux pourraient raviver les idéaux monastiques et aider à améliorer son témoignage et sa présence dans le monde d'aujourd'hui.

Dans les Cyclades où, depuis des siècles, orthodoxes et catholiques vivent en parfaite symbiose, il existe une petite oasis de coopération pastorale dont d'autres régions pourraient s'inspirer, même là où la densité démographique catholique ou protestante est moindre. On pourrait aussi s'en inspirer dans les programmes de formation pastorale du clergé et des laïcs dans les divers diocèses.

Les conceptions ecclésiologiques figées et les habitudes pastorales établies peuvent-elles vraiment changer au XXI^e siècle ? Pourrons-nous actualiser la vision du mouvement œcuménique sur une base locale plus réaliste, en mettant à profit l'expérience acquise jusqu'à ce jour ? Au-delà des déclarations éloquentes et des grands projets, cette manière nouvelle de procéder permettrait d'ancrer l'intérêt œcuménique dans la pratique.

Résumé : STAVROS YANGAZOGLOU, *L'avenir de l'œcuménisme dans l'Église orthodoxe grecque. Problèmes et ressources.*

Après avoir rappelé l'ambivalence de l'attitude orthodoxe vis-à-vis du mouvement œcuménique, l'A. souligne la montée de courants fondamentalistes, puis il s'interroge sur les moyens de sensibiliser à l'œcuménisme le peuple chrétien, avant de considérer quelques défis pour l'Église de Grèce : la conciliarité, qui a manifesté ses limites lors du concile de Crète ; l'ecclésiologie eucharistique, contredite par un épiscopocentrisme exagéré ; l'éloignement des laïcs de la vie liturgique et de l'administration de l'Église ; la question des rapports entre l'Église et l'État.

Abstract : STAVROS YANGAZOGLOU, *The Future of Ecumenism in the Greek Orthodox Church : Problems and Resources.*

After recalling the ambivalence with which the Orthodox Church has viewed the Ecumenical Movement, the author stresses the rise of fundamentalism, which leads him to wonder what measures might sensitize Christian people to ecumenical concerns, after which he considers several challenges faced by the Greek Church : conciliarity, which showed the limits of the Council of Crete ; Eucharistic ecclesiology, which is contradicted by an exaggerated focus on the episcopacy ; the distancing of the laity from the liturgy and the administration of the Church ; the question of the relationship between Church and state.